

## Commentaire final

Robert Sweeny

Volume 41, Number 114, 1997

Les territoires dans l'oeil de la postmodernité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/022683ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/022683ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

### ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Sweeny, R. (1997). Commentaire final. *Cahiers de géographie du Québec*, 41(114), 441–442. <https://doi.org/10.7202/022683ar>

---

# COMMENTAIRE FINAL

**Robert C. H. Sweeny**

Département d'histoire

Memorial University of Newfoundland

Je suis étonné, mais surtout profondément attristé, par la réplique de mes collègues. Elle appelle à une clarification du sens de ma critique et de la nature des problèmes épistémologiques sous-jacents. Mais d'abord il faut revoir la question de la présentation graphique, car cette mésentente semble être à l'origine du ton personnel qui marque l'ensemble de leur réplique. Et avec raison, puisqu'ils conçoivent mes propos concernant l'utilisation des cercles proportionnels comme une critique déontologique.

Selon mes collègues, j'aurais suggéré qu'ils faussaient «délibérément la représentation des données». Or, il n'en est rien. J'ai plutôt dit que cette technique graphique «affaiblit la présentation des données» car «une progression continue, mais modeste, de recensement en recensement, apparaît comme une augmentation très importante». Le foïn nous en fournit un exemple: en 1851, on produit 54 % du foïn qu'on produira en 1871, mais le cercle de 1851 ne représente que 23 % de la superficie du cercle de 1871. Les auteurs appuient tout au long de leur ouvrage l'idée d'un changement plutôt lent, sans rupture abrupte; mais l'utilisation de ce type de représentation graphique, qui exagère le changement, affaiblit leur thèse. J'avais considéré cette représentation graphique comme une simple erreur technique, mais maintenant ils la défendent comme un choix didactique approprié. Ce choix m'apparaît toujours comme une erreur, sans avantages didactiques évidents. Si le public est aussi illettré sur le plan graphique que les auteurs le suggèrent, ils auraient dû utiliser de simples histogrammes. Soyons clair: en ce qui me concerne, il s'agissait d'une critique technique. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de mettre en doute l'honnêteté de leur démarche. Si par une maladresse quelconque j'ai laissé entendre le contraire, je voudrais m'en excuser auprès des auteurs.

Mes éloges étaient sincères, car leur ouvrage est une contribution majeure à l'historiographie nord-américaine. Selon moi, le problème qu'il pose concerne une question assez précise: est-ce que les auteurs ont démontré le bien-fondé de leur thèse d'un «mouvement de modernisation, qui est inégalement diffusé dans le temps et l'espace, sans rupture abrupte, sans révolution pour tout dire» (p. 127)? Une réponse adéquate, respectueuse de l'ampleur et de l'importance de l'ouvrage, nécessita, de ma part, une analyse détaillée de leur argumentation.

---

L'*Atlas* possède une structure logique que j'ai résumée dans le troisième paragraphe de ma recension. Notez bien que je n'y faisais aucune mention de la primauté du marché, car justement elle ne fait pas partie intégrale de leur thèse. Elle n'apparaît comme facteur explicatif que par défaut. Souvent, les auteurs n'accordent pas suffisamment d'attention aux rapports sociaux de production et de reproduction; ainsi, il ne leur reste que les rapports d'échange pour expliquer les changements économiques observés. C'est sans doute pourquoi ils s'offusquent, en réaction à ma formulation de leur thèse, devant mon couplage «modernisation indigène». Par ce terme à résonance multiple, je voulais souligner un des aspects originaux de leur thèse: sa démarcation assez nette d'une modernisation importée. Ainsi, je visais le même sens que leur terme «ressorts internes». Mais ici ils vont plus loin et la «modernité s'entend comme ouverture au monde». Or la société bas-canadienne des années 1820 était déjà grandement ouverte au monde; elle accueillait des centaines de milliers d'immigrants, dont certains de mes ancêtres. Et si c'est une «pétition idéologique» de penser que «la transformation de la socioéconomie traduit» les efforts, attentes et déceptions de ces millions de Canadiens et de Canadiennes plutôt que «la montée de l'économie de marché tout au long du siècle», j'avoue sans hésitation que j'en suis coupable.

Certes, la richesse de l'*Atlas* vient de son interdisciplinarité, mais le problème épistémologique qu'il soulève est au cœur des débats en histoire. Pouvons-nous expliquer les changements temporels uniquement à partir de documents essentiellement descriptifs? Je crois que non, d'où les réserves notées dans ma conclusion. Mais si nous tentons un tel exercice, il importe de respecter l'intégrité historique de la source. Alors, si l'ampleur du travail nous empêche de faire une telle analyse, comme cela semble être le cas avec les maisonnées d'agriculteurs, il faut être très modeste en ce qui concerne nos explications et nos conclusions. Autrement, nous imposons au passé des grilles analytiques et des conceptions qui lui sont étrangères. À mon avis, une partie non-négligeable de nos divergences sur la nature du monde agricole et sur les processus d'industrialisation s'expliquent ainsi.

Il me reste à remercier les auteurs et la rédaction des *Cahiers de Géographie du Québec* de m'avoir offert l'occasion de discuter de ces questions souvent difficiles, mais si importantes pour la compréhension de notre passé.